

**Thithinèn** : Partir, c'est aussi accéder à une nouvelle vie, celle qui nous fait découvrir un autre monde, celle qui nous transcende pour enfin revenir et retrouver nos racines. Le vieux **Jacques Loquet**

**Hnying** : Que faire pour vite retenir les leçons de la vie ?

**La rédaction** : J'ai déjà publié le texte ci-contre dans le numéro 26. Je le republie parce qu'il me marque. J'essaie de me rapprocher d'un texte fort de Maupassant au sujet d'un cheval. **Coco**. Puissant ! Ce texte met en scène un vieux cheval nommé Coco, gardé par charité dans une ferme normande. Le jeune garçon chargé de s'en occuper, Zidore, le méprise et finit par le maltraiter.

Chez nous, à Jozip, L.\* un mauvais garçon qui avait eu un différend avec le pasteur de la tribu, était allé détacher son cheval et l'a laissé brouter les légumes et les ignames du dévot. Celui-ci était allé se plaindre au conseil des anciens. Après la réunion, le récalcitrant fut condamné à payer une somme d'argent et à effectuer des travaux, genre TIG à la tribu.

Ci-dessous un texte qui m'a été proposé par un collègue. J'aime bien parce qu'il me rappelle nos maisons, à la tribu. Quand le repas est prêt, la maman ne connaît pas l'enfant qu'elle sert à midi. Il est l'enfant de la maison d'à-côté ou de l'autre bout de la tribu. Elle sert instinctivement. Un jour, son enfant ira manger dans une autre maison et la maman ne se posera pas de questions, ni n'aura aucun souci. Elle sait que la famille prendra soin de lui. Elle attendra seulement le soir pour lui demander où il a mangé. Elle ne demandera pas si son enfant a bien mangé. Elle a confiance. C'est la tribu.

Je vous propose le texte à mon tour. Bonne lecture à vous de la vallée. **Wws**

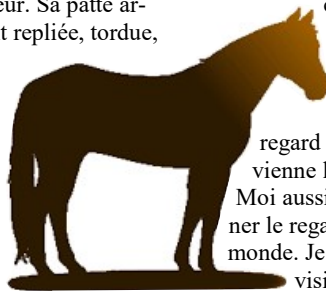
### Ma iesojë

**G**e n'ai pas encore trouvé de titre à cette scène qui m'a profondément bouleversé. Elle a laissé une empreinte indélébile dans ma chair. Ce jour-là, c'était le jeudi, au début de cette première semaine de vacances qui s'étiraient sur deux longues semaines. Je me rendais à Mou Ponérihouen pour tenir la promesse que j'avais faite à Hnakuë et Victor, un exposé que je ne pouvais plus reculer. Le minibus du collège avançait lentement, serpentant sur la route sinueuse, et à un moment, juste avant la montée du col de la Koné-Tiwaka, mon regard s'est figé. Ce qui m'a frappé, ce qui a brisé quelque chose en moi, c'était ce cheval, au bord de la route. Sa silhouette était à la fois majestueuse et tragique. Il me fixait, comme s'il voulait que je comprenne sa douleur. Sa patte arrière droite était repliée, tordue, comme si elle refusait de rester droite, comme si elle voulait fuir la souffrance. Sur sa cuisse, un muscle pendait, déta-

ché de la chair, comme un lambeau de tissu déchiré, suspendu dans le vide. Toute la chair, toute la vie de cette pauvre bête, semblait suspendue, fragile, vulnérable, exposée à la cruauté du monde. Elle saignait abondamment, le sang coulant en ruisseaux rouges sur sa robe blanche, noircissait l'herbe de sa blessure.

Le regard de cette jument, si calme et si impuissante, me transperça. Elle était là, immobile, comme figée dans l'attente d'un destin cruel. Elle n'avait pas peur, elle n'implorait pas, elle attendait simplement. Ses yeux, pleins de douleur et de résignation, suivaient chaque voiture qui passait. Les moteurs hurlaient, déchirant le silence de la matinée, ignorant la souffrance silencieuse de cette créature. Elle semblait attendre, comme si elle connaissait sa fin, comme si son seul espoir était que quelqu'un, un regard compatissant, vienne la sauver.

Moi aussi, je voulais détourner le regard, comme tout le monde. Je voulais fuir cette vision atroce, cette



scène qui déchirait mon âme. Mais je n'y arrivais pas. Mon regard s'accrochait à cette scène de souffrance, comme si j'étais incapable de détourner les yeux face à l'injustice, à la brutalité insoutenable. Je me suis senti coupable, coupable de ne rien faire, coupable d'avoir été témoin d'une telle douleur sans pouvoir agir. Qu'avais-je fait ? Rien. Absolument rien. Je me suis imaginé sa douleur, sa détresse, son cri silencieux que personne n'entendait. La scène s'est gravée en moi, comme une blessure profonde, une mémoire douloureuse qui ne cessera jamais de me consumer.

**H.L**

### Puaka & cochon

**Puaka**: cochon/porc. Venant de l'anglais.

**Pi òni puaka, me xotrë/otrë i trauziz**: Vouloir deux choses à la fois; manger du cochon et porter un pantalon; le cas échéant. Se dit d'une personne hésitante. Alors que la pensée étant de satisfaire un seul désir. L'équivalent en français est de *courir après deux lièvres*.

**Hnahoi puaka**: avoir un bébé et ne pas s'en occuper.

### Ngazo e zöong

**P**ermettez-moi de vous dire ceci. Mon modèle écologique à moi, c'est ma mère.

Ma mère, c'est pas le profil Greta. Ma mère, c'est Mimouna.

C'est une femme marocaine, musulmane, analphabète mais savante.

Elle faisait de l'écologie sans le savoir. Ma mère, elle a élevé six enfants sans gaspiller. Ma mère, elle a cuisiné pour 4 6 8 10 12 14 si besoin. Toujours dans la dignité, jamais dans l'excès. Ma mère, elle a récupéré les vêtements de mes frères pour m'habiller.

Ma mère, elle a réparé, cousu, lavé, recousu encore et encore. Ma mère, elle

faisait de l'écologie sans jamais l'appeler comme ça.

Ma mère, elle pratiquait la sobriété, la solidarité, la décence, pas par mode, mais par nécessité.

Ma mère, elle a fait de la décroissance avant qu'on invente le mot. Ma mère, elle a pratiqué l'économie circulaire sans subvention, sans conférence COP, sans ONG.

Ma mère, elle sait que le gaspillage est une ingratitude envers la terre et

vers Allah. Et qu'on ne vienne pas lui expliquer à ma mère aujourd'hui avec un air condescendant de petit bobo que pour sauver la planète, il faudrait qu'elle trise ses ordures.



Ma mère, elle a pas pollué le monde. Ma mère, elle a pas bombardé l'Irak, ni l'Iran, ni l'Afghanistan. Ma mère, elle a pas financé les guerres en Afrique.

Ma mère, elle a pas participé à la destruction du climat.

Ma mère, elle a résisté, elle a soigné, elle a fait avec peu.

Ma mère, elle est plus écolo que tous les sommets climatiques.

Elle n'a jamais été consultée. Jamais on ne reconnaît son savoir, ni celui des femmes du sud global. Alors oui, mon écologie vient d'elle.

Elle vient de ces femmes racialisées, musulmanes, modestes, invisibles, qui depuis toujours pratiquent une écologie du soin et du partage.

**Nordin Saidi**

### Humeur : ... Nouvelle humanité...

Alors, dernière question pour l'interview, et le sport le plus pratiqué sur le territoire ?

**Pyromanie**



**H.L**

### Egeua !



Où est-ce qu'on va quand on meurt ?

Haïi!! Penses-tu encore pouvoir marcher ?



**H.L**

**Prière** : En face de moi, des élèves de 4ème mais une prof m'a confié deux autres élèves d'un niveau inférieur dont un qui vit à l'entrée de la tribu. Je le rencontre souvent dans le brouillard (ces temps-ci) quand je vais chercher du pain pour l'internat. Il vit avec son père. Sa mère étant partie sous les racines du banian des aïeux. Il n'a pas compris. Il fait tout le temps des bêtises. Que le très Haut lui accorde son aide ! Sainte Marie.

### Responsable de la publication:

Léopold Hnacipan  
hnacipanl@gmail.com